

Galerie des Pastiche

Supplément au «Journal»

d'ANDRÉ GIDE



E. Batail, R. D. qui prend la direction d'un nouvel hebdomadaire littéraire, est venu me demander un article pour le premier numéro. J'ai vu entrer un garçon râblé, serré dans une veste de cuir, portant sous le bras une

norme serviette aux flancs rebondis. J'ai soupiré, en le voyant, à l'air que nous avions, nous autres jeun's établis de 1880 : sans aucun doute morte-mise, nos fantaisies poétiques et nos faux cols de jeunes communistes de haut vol dégoûtent-ils à l'attention des écoles comme d'authentiques et intellectuels. Aujourd'hui, les jeunes arrivent qui font de plâtres en aspirateurs électriques, de garçons livreurs, de chauffeurs de taxi et d'agents d'assurances. R. D., lui, a fait d'un paysan finaud qui vient vous proposer un marché. Il commence par vous parler de votre santé, du temps qu'il fait, du ravitaillement, avec une belle voix grasse de Bourguignon. Il vous observe malicieusement à travers ses lunettes, tout en roulant une cigarette avec un tabac qu'il sort d'une bague faite d'une vessie de porc écaillée et jaunâtre, serrée par un cordelette. Il n'a pas l'air pressé. Prévenu par Gaston Gallimard, qui avait sollicité pour lui cet entretien, je savais que mon visiteur venait me demander un article. J'étais bien décidé à ne pas lui en parler le premier, curieux de voir, au bout de combien de temps de conversation insignifiante il se déciderait à aborder la question. J'ai pensé alors à parler la bonnette de vin de mon très illustre hebdomadaire pour lui en offrir un verre, pensant que ce geste le mettrait en confiance et lui déferait la langue. La conversation languissait, j'attendais quelque offre de vente de la dernière récolte ou une requête au sujet du contrat de mariage. Ce paysan bourguignon m'allait sans doute qu'il avait affaire à un propriétaire normand. Enfin, R. D. s'est décidé à me demander son article. Après une longue discussion où j'ai dû déployer toutes les ressources de la dialectique, nous nous sommes mis d'accord sur le délai qu'il m'accorde pour écrire ce « papier », et l'importance que doit avoir celui-ci.

Il est parti, ramassant sa sacoche, sa pipe à bicyclette, ses ficelles, ses pinces à pantalons et sa vessie de porc, me laissant exténué comme après un pénible effort physique.

Pour me remettre, j'ai joué *La Lettre à Elise* avec le plus vif plaisir. O le jeu perdu sur lequel s'achève la phrase du deuxième mouvement ! Il me semble que B. jouait tout ce mouvement avec une fougue exagérée. Il y fait plus de nonchalance, de laisser aller. Et, aussi, peut-être, plus de mignardise, dans le doigté.

Puis, l'après-midi, je suis passé à la N. R. F. où j'avais rendez-vous avec Pierre Bost et Aurenche qui adaptent à

Pierre L. un bonhomme d'astrolabe. Je prends un vif plaisir à leur travail, mais continue de m'informer du choix qu'ils ont fait de cet ouvrage de préférence à d'autres. Il me semble que *Les Cieux* ont senté fouaillu un bon meilleur scénario. Marc y avait songé un jour. Il est vrai que le sujet paraissait scabreux, à une époque où les cieux « reflaissaient » (comme dit Flaubert). Peut-être aurions-nous eu une interpellation de M. Schumann ?

7 février.

Passé une mauvaise nuit, le ventre travaillé par des boborygmes en la mineur. Je n'ai trouvé quelque répit que grâce au somnifère dont j'ai fait le dose. Ce matin, au réveil, grande fatigue dans tout le corps et, de nouveau, boborygmes intolérables dans le bas-ventre. En la ditex, cette fois-ci.

Je suis retourné avec D. à une représentation d'Antoine et Cléopâtre, à la Comédie-Française. Je fais à la mise en scène de J.-L. Barrès, pas ailleurs tout habillé, le reproche de ralentir le mouvement dramatique de la pièce. Ces changements de décors incessants, ces intermèdes chorégraphiques finissent par accaparer l'intérêt du spectateur qui en oublie le drame. La mise en scène se sert de la pièce, plus qu'elle ne la sert.

Par là s'explique, sans doute, le jeu médiocre des acteurs : l'élan qu'ils pourraient y mettre est constamment brisé par les « accidents » de la mise en scène. Ils récitent leur rôle sans aucune conviction, car, eux aussi, oublient le drame où ils sont engagés. Ils s'ennuient et nous ennuiant. Je les ai même surpris en train d'échanger de petits signes d'intelligence, qui laissent entrevoir qu'une comédie piquante se joue peut-être entre M. X. et Mlle Y., sous les masques d'Antoine et de Cléopâtre.

Comme je fais part de cette remarque à mon compagnon, il me raconte la légende d'une caricature qu'il a vue récemment dans un illustré. Le dessin représente deux auteurs professionnels et trop facilement amnésiés l'un à l'autre, à la vue du crayon de la foule hurlante. Leurs visages se trouvent rapprochés et l'un « combattants confis à l'oreille de son compère, tandis qu'il lui tend consciencieusement le pied » : « N'oublie pas que ma femme t'attend demain pour le déjeuner ».

Tel est le genre de phrase qu'il semble qu'Antoine murmure à Cléopâtre, entre deux déclarations d'amour.

Lui un curieux ouvrage sur Proust, où l'auteur prétend « expliquer » le génie littéraire de Proust par sa maladie d'asthme !

Que n'ira-t-on chercher pour moi « expliquer », à mon tour ? On a déjà invoqué mon origine protestante, mon « inversion » sexuelle... Une seule explication est vraie : la rhétorique. Je suis un artiste en mots, et le seul titre que j'ambitionne est celui que revendiquait Stevenson : « telers of tales ».

10 février.

La, dans *La Gazette*, un assez mauvais pastiche de Montherlant. L'auteur se méprend totalement à mon sens, sur l'intérêt et le but du pastiche : il ne s'agit pas de ravailler, avec plus ou moins d'esprit, un texte de l'auteur qu'on veut pasticher (en l'occurrence, les lettres d'une « jeune fille » du type André Haquebaut à un homme du type Montherlant-Costals, mais de faire autre chose, dans l'esprit et avec le style de cet auteur. Que dirait Montherlant sur tel sujet dont il n'a pas parlé ? Comment réagirait-il devant tel problème qui n'a pas retenu son attention ? Voilà les questions que le pasticheur devait se poser. En d'autres termes, le pastiche doit ajouter quelque chose à l'œuvre. L'un des meilleurs pastiches que je connaisse, qui répond à cette définition, est ce *Côté de Chelsea*, de Mauron, qui ajoute un chapitre au *Temps perdu*.

Pour ce qui est de mon œuvre, je me réjouis, au petit, des difficultés qu'elle offre au pasticheur. Je me suis efforcé d'éliminer de mon style tout ce qui pouvait le rendre « original » ou « brillant ». J'ai fait la chasse aux expressions pittoresques, traqué les mots et les lieux d'écriture qu'on rencontre chez les meilleurs auteurs. J'ai voulu n'employer que le langage le plus ordinaire, le plus commun, recherchant la pureté plutôt que la force, la précision plutôt que l'éloquence. Bref, j'ai choisi de paraître banal. (Même, quelques mauvaises langues prétendent que je n'y suis que trop bien parvenu.) L'originalité de mon message, j'ai voulu qu'elle soit plus profonde, et ne tieme en aucune façon aux prestiges fragiles de l'expression. C'est pourquoi j'offre peu de prise, ou alors si grossière, que tout pastiche de moi se trouvera, au moins, déconsidéré. Je plains celui qui sera assez téméraire pour s'y essayer !

Ce soir, lassitude immense, dont la cause me paraît, avant tout, morale. Vais-je retomber dans ces périodes de dépression que j'avais su vaincre ? Je roue sans courage et sans désir, en proie à une angoisse inexplicable. Ah ! Que donnerais-je pour retrouver le merveilleux flâne d'autrefois !

Mais, j'avais enterré un peu trop tôt. Mais le voici, à son tour, enterré vivant !

« Vous êtes bien vengé », me dit H., avec une lueur mauvaise dans le regard.

Il est tout de même curieux que ce soit de moi qu'on parle pour faire un académicien, et que ce soit Massis qui prenne figure de réprovoqué !

15 février.

Je lis avec le plus vif plaisir la *Revue* avec Barrès de Mauriac, qui me paraît de la même veine que son *Journal* : c'est-à-dire la meilleure. On ne peut dire qu'il soit Barrès sorti grand du témoignage (assez perfide) de son « disciple ». Une petite phrase de Mauriac définit bien mon attitude éditoriale et artistique en face de celle de Barrès : « Je m'efforçais d'adhérer avec quelle volonté à Barrès nationaliste ; j'étais sa vie, sans pouvoir me défendre d'admirer aussi, dès que je le connus, comme André Gide, ne faisait pas la sienne ». Je me suis toujours refusé, en effet, à « construire » ma destinée, à sculpter ma propre image. Rien ne m'a été plus étranger que ce souci, commun à toute une famille d'écrivains français, d'éduquer mon « trembeau » : je voudrais, au contraire, que mes cendres soient dispersées au vent du désert.

« Qui veut sauver sa vie la perdra », j'ai laissé ma vie « se faire » elle-même, refusant de lui imprimer une direction pour attacher à chaque instant qu'elle m'offrait une attention passionnée. Il faut courir le risque de perdre sa vie en blanc ; si l'on veut la sauver en détal.

Mes boborygmes continuent. Ce matin, incapable de fixer mon attention sur quelque travail sérieux, je prends un livre au hasard et parcours quelques lignes dont le vers m'échappe, le replace dans la bibliothèque pour en prendre un nouveau, etc... C'est ainsi que j'ouvre un exemplaire de *La Porte étroite* et je tombe sur les lignes suivantes qui me remplissent de confusion :

« Il m'en coûtait beaucoup de ne pas revoir aussitôt Alissa ; mais j'aurais eu je craignais ce revoir ; je craignais celle que me tint pour responsable... » de sa peur, et supportais plus aisément de ne pas la revoir, que de la revoir irritée.

« Du moins voulais-je revoir Abel. » Cinq fois le mot *revoir* en deux phrases ! Cette constatation m'atterre. Heureusement ! les critiques ne nous lisent pas.

J'ai négligé d'éduquer mon trembeau, pensant que, pour un écrivain, le trembeau le mieux assuré contre l'oubli, c'est son œuvre. Mais, déjà, je vois celle-ci s'effriter. Qu'en restera-t-il demain ?

Un rayon de soleil de la nuit. X. est venu me parler des livres qu'il a lus ces jours-ci. Il a lu *Le Livre de la Vie* de petit Parisien, un livre qui a un grand jeu noir, à la fois sérieux et tendre. Inexplicablement, il a paru sympathique des raisons d'attention et de sympathie que je lui prodigue, et il a fini en toute bâte, sa mission remplie. Je me demande encore ce qu'il en rapporte. Qu'il est difficile d'apprécier les livres !

Je sens en moi un appel me quiétude vers le bonheur. Tout est amer, humide et or. Inversement à l'habitude, je ne me souviens pas de l'œuvre. L'œuvre me semble-t-il, je n'aurais jamais été de grâce des chrétiens. Le pauvre Charles, qui me voulait à tout prix vaquer et inquiet, ne soupçonnerait pas l'alignement où balguai mon être.

Il faudra que je demande aux éditions X de me faire porter un nouveau paquet de livres.

Dans l'après-midi, passé chez les R., les enfants m'ont entraîné au jardin et j'ai joué avec eux à la marotte pendant près d'une heure, avec grand plaisir. Il s'agit de pousser, à cloche-pied, un petit morceau de bois dans des carrés tracés sur le sol. Je me suis révéla fort habile à ce jeu dont l'excitation enlève tout à fait et me laisse pousser des cris. Puis les enfants m'ont entraîné à la cuisine où nous avons mangé des tartines.

En rentrant, déchiffré avec plaisir quelques pages de la méthode Van de Velde.

20 février.

Ce soir, G. m'entraîne au théâtre Agnès Capri où l'on donne la revue *24-26*. Le sketch le plus drôle est consacré par des poésies de Jean Aicard, réécrites sur un ton grandiloquent par un « poète » chevelu et barbu à souflet. L'effet est d'un comique irrésistible. Il y a longtemps que l'on n'a ri de si bon cœur, en écoutant le poème du *Boudanger*, dont chaque strophe se termine par le vers suivant :

Le monde a fait, je me hâte !

Mais cette petite expérience devrait, je le crains, nous inciter à une grande humilité. La crucial éprouve que l'on fait subir à Jean Aicard, comédien d'entre nous la supériorité sans Goumgo ? Je songe à certaines phrases de nos *Nouveaux*, à telles strophes de Claudel : « Il suffirait d'un petit coup de pouce irrespectueux pour les faire sombrer dans le ridicule.

Dans le dernier *Terre des Hommes*, un gladiateur *pro domo* du général Camille qui se divertit à « refaire le coup », comme aux échecs. Entre autres pertes de diverses grosseurs, je trouve, dans son texte, celle-ci dont l'ortet me réjouit l'œil et l'esprit : « J'avais bien préparé la question. »

27 février.

La *Bu avoir ou pas*, dont le titre m'avait séduit.

Passé trois heures au piano à jouer, avec quelque difficulté, les exercices de la *Méthode Ross*.

Je quitte Paris demain.

Stevenson balançaient la méduse !

Me voici, de nouveau, effroyablement libre, sans contraintes, ballotté au vent de ma fantaisie... Un journaliste est venu m'interviewer au sujet de la situation politique. Je me suis bien gardé de lui répondre, me contentant de lui dire que j'apprenais le russe pour lire Dostoïevski dans le texte.

La dans les *Cahiers*, de Barrès, que le livre de Mauriac m'avait incité à reprendre, la note suivante :

« Bourget s'en était :

« Si j'avais vécu à la fin du siècle dernier, je n'aurais voulu être ni Mirabeau ni Bonaparte ; mais Rivarol à Strasbourg, mais Lomax à Constantine, mais Malet du Pan de... »

Dans quelques jours, je serai à Tunis. (Voir la suite page 7)

Supplément au "Journal" d'André Gide

(Suite de la page 6)

FEUILLETS PETIT ROMAN

Un écrivain célèbre, considéré par ses pairs comme l'un des plus grands écrivains de son temps. Il doit sa renommée, moins à son génie qu'à l'habileté avec laquelle il a mené sa carrière littéraire. Il a su s'entourer de fidèles, dressés à chanter ses louanges ; il a fondé une revue, une maison d'éditions pour asseoir son influence ; il a fait régner dans les lettres un esprit d'intolérance et de chapelle, etc...

Un doute subsiste sur la valeur réelle de son œuvre. Et si ce « grand écrivain » n'était qu'un esprit distingué, plus critique que créateur, assez sec au demeurant ? Et si ce faux Goethe n'était qu'un Saint-Evremond adroit ? Ses inquiétudes, vers la fin de sa vie. Son désenchan-

ment. Il songe à poser sa candidature à l'Académie française qu'il a dédaignée toute sa vie, ou à la laisser poser pour lui. Sa solitude.

CONTE

Après la seconde restauration, Louis XVIII se laisse dominer par le parti des ultras qui mène dans le pays une politique de terreur blanche. L'exécution du maréchal Ney est un épisode qui passe inaperçu, parmi cent autres du même genre. Le maréchal Soult est condamné à la réclusion perpétuelle. Talleyrand est relevé de son poste au congrès de Vienne et exilé à vie ; par suite de son départ, le congrès est un échec pour la France qui perd l'Alsace et la Lorraine, une partie de la Franche-Comté et doit céder Calais et Bordeaux à l'Angleterre.

Les écrivains et les journalistes sont particulièrement en butte aux attaques de la congrégation. Fontanes, enfin, en Espagne, est condamné à mort pour avoir écrit des vers sous le tyran. Le procès de Benjamin Constant est resté l'épisode le plus dramatique de cette « épuration » littéraire. En dépit de la pathétique déposition de Madame de Staël, l'écrivain et homme d'Etat est condamné à mort. Louis XVIII refuse sa grâce, malgré l'intervention de toute l'élite intellectuelle du pays. Le grand écrivain catholique Chateaubriand, après avoir écrit des articles incendiaires pour réclamer le « châtiment des traîtres », s'effraye lui-même, mais un peu tard, de la vague de terreur qu'il a contribué à déclencher ; il plaide au nom de la charité évangélique, en faveur de l'amnistie. Hélas ! il devient, à

son tour, suspect de tiédeur royaliste et doit s'enfuir en Angleterre où il termine misérablement ses jours, connaissant la faim et la plus affreuse misère, soigné par son admirable femme qui, pour subvenir aux besoins du ménage, vend du chocolat dans les rues.

Le parti ultra est entièrement dévoué au Tzar et reçoit ses ordres de Moscou. Il appuie la politique de la Sainte-Alliance et oblige Louis XVIII à abdiquer, après un an de règne, celui-ci cherchant à échapper à son emprise.

Les conséquences nefastes de cette politique ne tardent pas à se manifester. La France, épuisée par les longues guerres de la Révolution et de l'Empire, tombe au rang de simple puissance et ne parvient pas à se relever. Le bon Louis...

Ecrire cela comme un chapitre de son labelle...

VOLTAIRE

Ces vers, extraits du Poème sur la loi naturelle, et qu'il faudrait graver au fronton du temple de l'O. N. U. :

*Enfin, grâce en nos jours à la philosophie,
Qui de l'Europe au moins éclaire une
[partie,
Les mortels, plus instruits, en sont moins
[inhumains ;
Le fer est émoussé, les bâchers sont
[éteints
Mais si le fanatisme était encore le
[maître
Que ces feux étouffés seraient prompts
[à renaitre !*

R. c. c. : Pierre SANGRE,

EDMOND BUCHET
**ÉCRIVAINS
INTELLIGENTS**
du XX^e siècle
« Trois intéressants essais
sur Proust, Gide et Valéry »
Thierry Maulnier
CORREA